

ART PRESS N° 60 / JUIN 1982

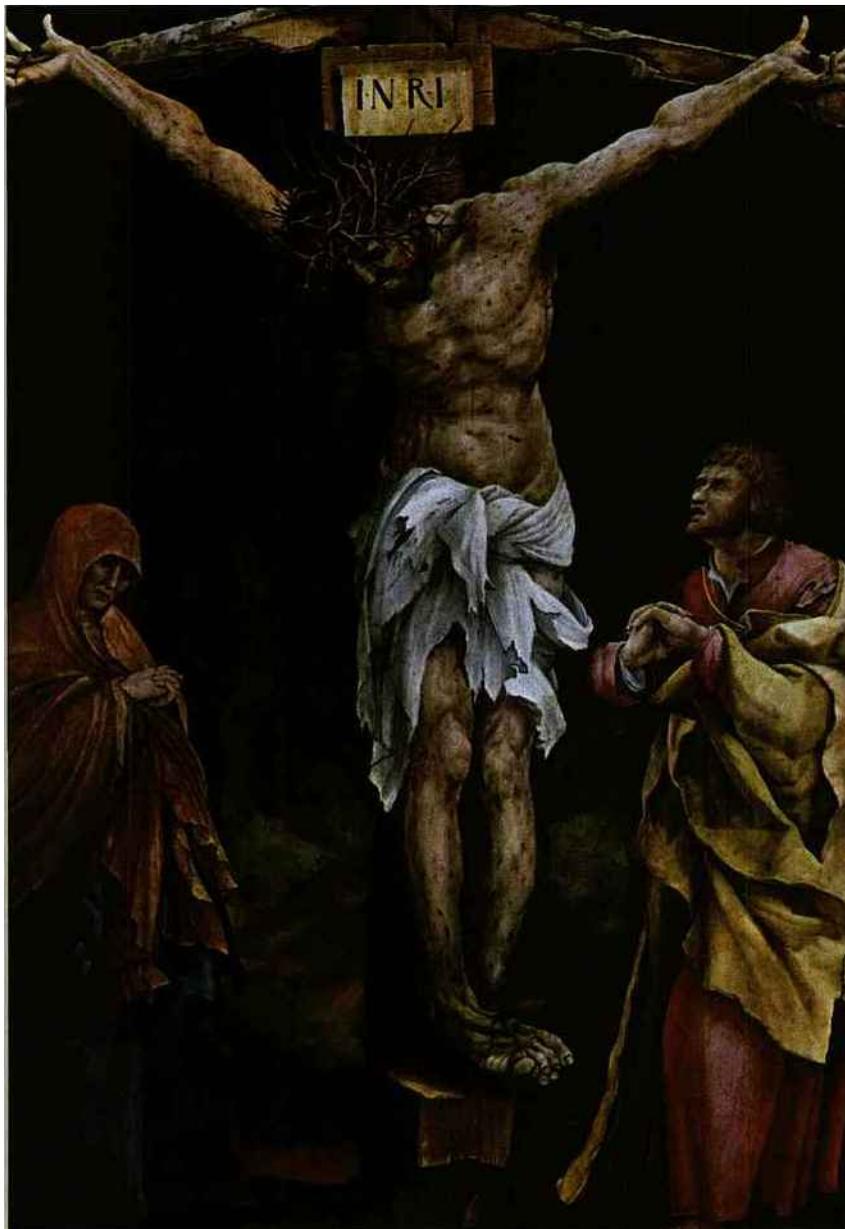
RENÉ GIRARD EST CELUI QUI A RÉINTRODUIT LA CONNAISSANCE DU RELIGIEUX DANS LA PHILOSOPHIE, AVEC LE DESSEIN DE FONDER UNE ANTHROPOLOGIE GÉNÉRALE. AVEC *LE BOUC ÉMISSAIRE* (ÉD. GRASSET, 1982), IL DÉVELOPPAIT UNE DE SES THÈSES FONDAMENTALES : LES MYTHES TRANSMETTENT ESSENTIELLEMENT LE RÉCIT DES BOURREAUX, ILS MASQUENT LES VICTIMES DONT LES ÉVANGILES FONT ENTENDRE LA VOIX.

le BOUC émissaire

interview de René Girard
par Philippe Muray

Vous avez entrepris de révéler le secret qui est au fond des religions et des cultures, parce que, écrivez-vous, en trouvant ce secret on apporte enfin une solution scientifique à la plus grande énigme de toute science de l'homme, celle de l'origine du religieux. Quel est ce secret ? Et en quoi sa révélation, aujourd'hui, peut-elle nous éclairer sur nos sociétés ?

Le secret du religieux c'est la violence. À l'origine tout au moins, les mythes ne camouflent rien, ils transfigurent inconsciemment cette violence. Et c'est l'illusion des persécuteurs qui transfigure, ce n'est pas l'imagination fantaisiste et gratuite dont parlent les poètes. L'illusion des persécuteurs produit d'étranges métamorphoses ; elle peut prendre des formes très diverses mais les grandes directions restent immuables et une fois qu'on a décelé ce principe de transfiguration quelque part, dans la mythologie, on peut suivre ses transformations pas à pas et le retrouver partout. Le doute alors n'est plus possible : les religions mythologiques relèvent d'une seule et même vision persécutrice ; cette vision atténue ses effets et elle efface ses propres traces à mesure qu'elle évolue ;



Matthias Grünewald

La Crucifixion

1500-1508 Huile sur bois, 73 x 52,5 cm

(Kunstmuseum, Bâle)

Oil on wood panel

elle ne ressort jamais la victime de son tombeau ; elle ne rétablit jamais la vérité ; elle reste tributaire de ses origines cachées.

Pour comprendre ceci, il suffit de comparer systématiquement les mythes aux récits de persécution rédigés dans la perspective des persécuteurs, les comptes-rendus des procès de sorcellerie, par exemple, ou Guillaume de Machaut quand il fait des juifs les responsables d'une épidémie de peste. Ces textes sont des espèces de mythes qui ne nous trompent plus car nous repérons spontanément ce qu'ils ont de trompeur. Nous substituons aux significations voulues par l'auteur – qui proclament la culpabilité des victimes – des significations toutes contraires qui informent notre intelligence de la persécution injuste, arbitraire.

Nous n'hésitons pas un instant à traiter ainsi les textes historiques, mais l'application de cette attitude critique aux mythes ne nous vient pas à l'esprit et pourtant ce sont les mêmes textes dans les deux cas. Le décryptage est un peu plus compliqué parfois dans le cas des mythes, pas toujours, et la difficulté supplémentaire ne suffit pas à expliquer notre recul étrange devant la mythologie.

attentif au mimétisme

Il y a, je pense, une double leçon à tirer de ceci. Les cultures humaines en général, et la nôtre en particulier, restent tributaires du secret mythologique et religieux. Chez nous, pourtant, il y a une force qui lutte contre ce secret et qui nous empêche de réussir la métamorphose mythologique de nos propres persécutions, dans notre histoire à nous. Nous repérons sans peine le caractère persécuteur de phénomènes que mille autres sociétés transformeraient en mythes. La notion même de persécution nous appartient en propre dans l'usage qui en est fait ici. Mais cet usage reste trop limité ; nous ne voyons pas qu'on pourrait l'étendre, qu'il faudrait l'étendre à toutes les mythologies. Les protestations indi-

gnées que soulève ma propre entreprise, le discrédit qu'on s'efforce parfois de jeter sur elle montrent l'importance de l'enjeu.

Pour vérifier l'exactitude statistique de votre interprétation des textes de persécution, vous faites une analyse du *Jugement du Roy de Navarre* de Guillaume de Machaut ; puis vous évoquez La Fontaine, Artaud, etc. Vous appliquez votre méthode de déchiffrement non seulement à des textes mythiques mais aussi « littéraires ». Ne vous semble-t-il pas néanmoins que le texte littéraire en général (ne serait-ce que parce qu'il n'est par définition jamais le produit d'une collectivité comme le mythe) réalise souvent la désoccultation que vous entreprenez ? Texte de persécution, le poème de Guillaume de Machaut est-il encore un texte littéraire ?

The Scapegoat

René Girard interviewed by Philippe Muray

You have set out to reveal the secret behind religions and cultures because, as you write, by elucidating this secret we would at last have a scientific solution to the greatest enigma of all the human sciences, that of the origin of the religious. What is this secret? And how can its revelation enlighten us about our societies today?

The secret of the religious is violence. Originally, at least, myths did not camouflage anything but unconsciously transfigured that violence. It was the illusion of the persecutors that transfigured violence, not the unbridled and gratuitous imagination evoked by the poets. The illusion of the persecutors produces strange metamorphoses, it can take very different forms, but the main directions never change and once you have detected this principle of transformation somewhere, in mythology, you can follow its transformation step by step and find it everywhere. We can no longer doubt it: mythological religions all reveal one and the same persecutory vision, a vision that attenuates its effects and erases its own traces as it develops: it never brings the victim out of his tomb. It never re-establishes the truth. It remains dependent on its hidden origins.

To understand this, you need only to systematically compare myths to persecution narratives written from the viewpoint of the persecutors—accounts of witchcraft trials, for example, or Guillaume de Machaut when he holds the Jews responsible for an epidemic of the plague. These texts are like myths that no longer fool us because we can immediately see what is deceptive about them. We substitute the meanings intended by the author—which proclaim the guilt of the victims—with contrary meanings that inform our intelligence of the unjust, arbitrary persecution. We don't have a moment's hesitation about treating historical texts this way, but it doesn't occur to us to apply the same critical attitude to myths. Yet it's the same texts each time. Sometimes the deciphering can be a bit more complicated in the case of myths, but this extra difficulty is not enough to explain our strange reticence when it comes to mythology.

Attentive to mimetism

We can, I think, take two lessons from this. Human cultures in general, and our own in particular, continue to depend on mythological and religious secrets. In our case, however, there is a force struggling against this secret, one that prevents us from successfully accomplishing the mythological metamorphosis of our own persecutions, in our own history. We have no trouble identifying the persecutory character of phenomena that a thousand other societies would transform into myths. The very notion of persecution is specific to us, in terms of the way it is used here. But this use remains too limited. We don't realize that it could be extended, that it should be extended to all mythologies. The indignant protests stirred by my own undertaking, the way people sometimes try to discredit it, shows how much is at stake here.

To confirm the statistical exactitude of your interpretation of persecution texts, you analyze the *Jugement du Roy de Navarre* by Guillaume de Machaut, then you evoke La Fontaine, Artaud, etc. You apply your method of deciphering not only to mythical texts but also to "literary" ones (Guillaume de Machaut). Don't you think, though, that literary texts in general—if only because they are never a collective product, the way myth is—often effect the de-occultation that you yourself are undertaking? As a persecution text, is the Guillaume de Machaut poem still a literary text?

Literature inhabits the in-between space defined in my previous answer. It is never wholly mythological and never fully revelatory. Whether it knows it or not, it is involved in the combat I have described. Guillaume de Machaut is very close to myth but that is not a reason, I think, to deny him the "literary" label. We must not fetishize literature and automatically place it on "the side of good" in the combat for truth.

What I am saying here does not, I think, exclude one privilege that literature has. When philosophies or human sciences deign to look at human relations they proceed by concepts, they cut up the mimetic continuity of relations into arbitrary differences and distinctions. In contrast,

ART PRESS 60

JUNE 1982

In his efforts to found a general anthropology, René Girard has put knowledge of the religious back at the center of philosophy. In *Le Bouc émissaire* (Grasset, 1982; *The Scapegoat*, Johns Hopkins, 1989), he propounds one of his fundamental theses, namely that myths tell the story mainly from the killer's viewpoint; that of the victims can be heard in the Gospels.

La littérature habite l'entre-deux défini dans ma dernière réponse. Elle n'est jamais tout à fait mythologique et jamais pleinement révélatrice. Qu'elle le sache ou non, elle est embarquée dans le combat que je décris. Guillaume de Machaut se situe très près du mythe mais ce n'est pas une raison, je pense, pour lui refuser le qualificatif de « littéraire ». Nous ne devons pas fétichiser la littérature et la ranger automatiquement « du bon côté » dans le combat pour la vérité.

Ce que je dis là n'exclut pas, je pense, un privilège relatif du littéraire. Quand les philosophies ou les sciences de l'homme daignent s'occuper des rapports humains, elles opèrent par concepts ; elle découpent en différences et distinctions arbitraires la continuité mimétique des rapports. Le théâtre et le roman, par contre, représentent directement, mimétiquement ce mimétisme. Ils sont amenés, de ce fait même à mieux respecter et à repérer la circularité de ces rapports. La sélection traditionnelle et populaire des grands chefs-d'œuvre ne parvient pas à se justifier sur le plan d'une critique spécifiquement littéraire, esthétique, stylistique, rhétorique, mais elle coïncide presque toujours avec les textes les plus révélateurs sous le rapport du désir mimétique et victimaire. Voyez les tragiques grecs, voyez Shakespeare et Molière, voyez Dostoïevski. Il faut revaloriser la notion de chef-d'œuvre mais par le biais d'une critique attentive au mimétisme, à la mimésis, non pas au sens de Platon et de la tradition littéraire esthétisante qui évacuait les rivalités, l'hystérie collective, les victimes, mais en un sens renouvelé par la compréhension du conflit mimétique, autrement dit par la contamination réciproque de l'imitation et du désir.

l'exception du judéo-christianisme

Si votre parole est entendue, nous arrivons à un tournant de la pensée où l'on cessera de prendre à la légère le référent (le mort réel) qui est derrière les mythes et derrière certains textes. Pourquoi la critique moderne a-t-elle refusé si longtemps d'envisager ce référent ?

Je pense en effet que nous arrivons à un tournant. De même que la grande crise culturelle à la fin du « Moyen Âge » suscite le déchiffrement des persécutions historiques et l'avortement de toute mythologie dans l'histoire subséquente, notre crise contemporaine suscite l'extension de ce déchiffrement à la mythologie mondiale. Cette extension résout, comme vous dites, l'énigme du mythologique et du religieux ; elle augmente notre connaissance scientifique, ou si l'on préfère, universitaire. Mais surtout elle détermine un partage au sein du religieux lui-même ; tous les mythes d'un côté, et de l'autre la Bible et les Évangiles.

Nous vivons dans un monde où le premier galopin venu parle du « mythe chrétien » avec une assurance extraordinaire, comme s'il s'agissait d'une vérité démontrée. Cette conviction partout répandue constitue peut-être le dernier facteur d'unité dans notre culture ; même des chrétiens s'y associent, la majorité d'entre eux peut-être. Ils demandent modestement qu'on veuille bien reconnaître dans leurs textes une mythologie comme les autres, d'autant plus susceptible de véhiculer les « idéaux » et les « valeurs » pas encore bazardeés qu'elle est plus fautive en réalité. Il y a là, bien entendu, un prodige d'inversion mensongère, mais notre vie intellectuelle ne repose plus que sur de tels prodiges. Si vous repérez la victime réelle derrière les mythes, la victime divinisée, tout l'édifice s'écroule. On s'aperçoit alors que les Évangiles parlent bien de la même chose que les mythes les plus primitifs, ils parlent de cette victime collective, et ils en font la même chose en apparence, puisqu'ils la divinisent. Il y a quand même une « petite » différence que les sages et les habiles ne constatent jamais. La victime des mythes est divinisée en tant qu'elle passe pour coupable et porteuse du fléau que sa mort fait cesser alors que dans les Évangiles, elle est divinisée en tant qu'innocente ; elle ne l'est donc pas en vertu du même mécanisme collectif.

Le processus se retourne comme un gant pour révéler le jamais vu de toute mythogénèse, le mimétisme de l'accusation collective et de l'accusation victimaire, le mécanisme dit du bouc émissaire, fondateur de tous les mythes, de tous les cultes religieux à l'exception du seul judéo-chrétien.

Rene Girard (derniers livres parus)
Achever [Clausewitz](#) entretien avec
Benoit Chantre, ed Carnets Nord,
2007 , *De la violence a la divinite*,
Grasset, 2007 , *Mensonge romantique
et verite romanesque*, coll Pluriel,
Hachette, 2008

theater and the novel represent this mimetism directly, mimetically. This means that they are better able to respect and identify the circularity of these relations. The traditional, popular selection of great masterpieces cannot justify itself on the level of a specifically literary, aesthetic, stylistic or rhetorical criticism, but it nearly always coincides with the most revelatory texts in terms of mimetic and victimary desire. Think of the Greek tragedies, think of Shakespeare and Molière, think of Dostoevsky. We need to re-evaluate the notion of masterpiece, but through a critique that is attentive to mimetism, to mimesis, not in the sense of Plato and the aestheticizing literary tradition that evacuated rivalries, collective hysteria or victims, but in a sense renewed by an understanding of the mimetic conflict, in other words, by the reciprocal contamination of imitation and desire.

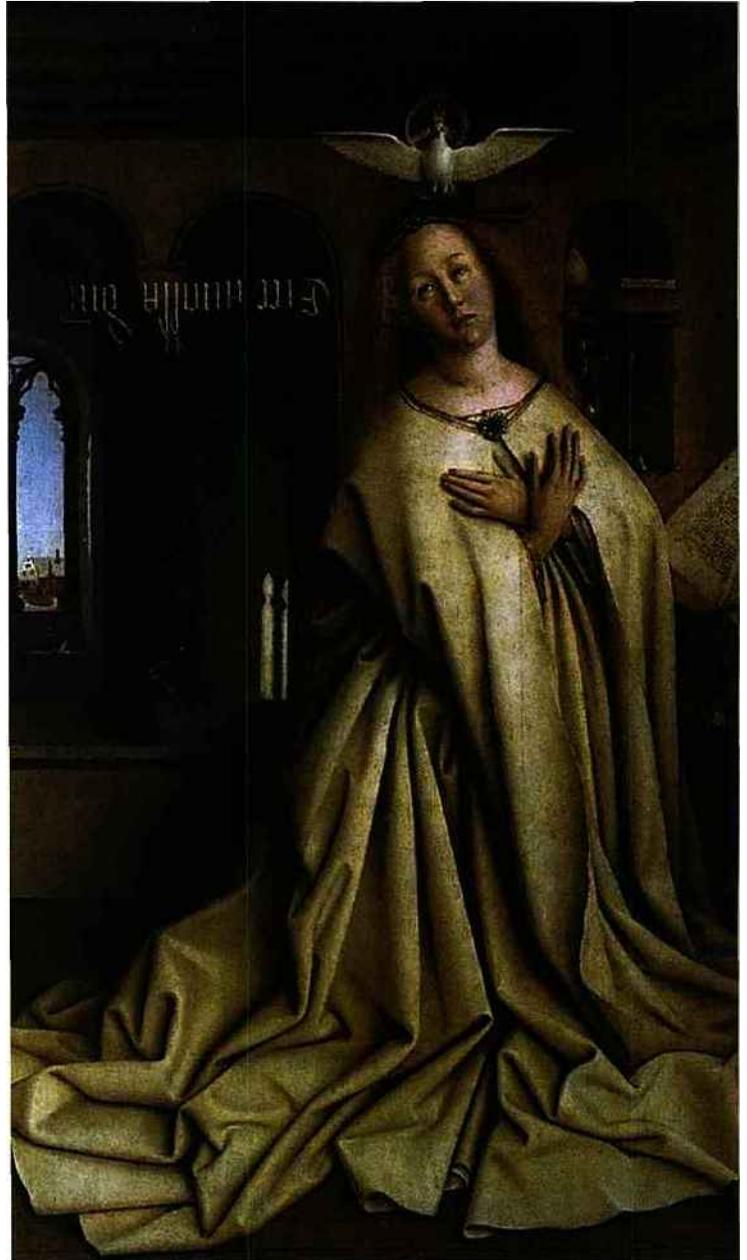
The exception of Judeo-Christianity

If what you say is heeded, we will come to a turning point in thought where we will stop taking the referent (real death) behind myths and certain texts so lightly. Why did modern criticism so long refuse to envisage this referent?

I do indeed think we have come to a turning point. Just as the great cultural crisis of the late Middle Ages elicits the deciphering of the historical persecutions and the abortion of all mythologies in subsequent history, so our contemporary crisis elicits the extension of this deciphering to world mythology. This extension resolves, as you say, the enigma of mythology and religion. It increases our scholarly or, if you prefer, academic knowledge. Most of all, it determines a distinction within religion itself: all the myths on one side, and the Bible and the gospels on the other. We are living in a world where any old greenhorn can hold forth about the "Christian myth" with extraordinary assurance, as if that was a proven truth. This extremely widespread conviction may constitute the last factor for unity in our culture. Even Christians subscribe to it, and perhaps the majority of them. They modestly ask that we kindly see in their texts just another mythology, one that is all the more liable to convey "ideals" and "values" that have not yet been debased precisely to the degree that it is more false in reality. Of course, all this turns on a feat of mendacious inversion, but our entire intellectual life now rests on such feats. If you identify the real victim behind the myths, the divinized victim, the structure comes tumbling down. We then realize that the gospels speak of the same things as the most primitive myths. They speak of that collective victim, they make it the same thing in appearance, because they divinize it. There is, even so, a "small" difference that wise and clever men never observe. The victim of myths is divinized insofar as he is held to be culpable and the carrier of a scourge that his death terminates, whereas in the gospels he is divinized as an innocent, and not, therefore, by virtue of the same collective mechanism.

The process flips around to reveal the previously unseen aspect of all mythogenesis, the mimetism of collective accusation and victimary accusation, the so-called mechanism of the scapegoat, the foundation of all myths and all religious cults, with the exception of the Judeo-Christian one.

Translation, C. Penwarden



Jan Van Eyck

L'Annonce faite à Marie

(détail de *L'Agneau mystique*, retable fermé)

1432 Huile sur bois

Eglise Saint-Bavon Gand

"The Annunciation" 'Detail of "The Adoration of the Mystic Lamb," Church of Saint Bavon Ghent

Rene Girard (select publications in English) *Evolution and Conversion Dialogues on the Origins of Culture* (Continuum, 2008), *Mimesis and Theory* (Stanford, 2005), *Violence and the Sacred* (Johns Hopkins, 1979)